

# 1

— Ce n'est pas possible ! Elle ne peut pas me faire ça !

Planté comme un piquet au péage d'Avallon, je regarde, incrédule, les portières de la Chrysler se refermer.

— C'est un mauvais rêve, elle veut m'éprouver...

Et pourtant, voilà qu'elle remet le moteur en marche. Par la vitre je vois, tournés vers moi, les visages des enfants, presque cachés par tout le matériel de vacances étalé sur la plage arrière. Des mains s'agitent. Elle démarre. Elle fait demi-tour pour revenir vers le péage, vers l'autoroute, vers le Midi et la mer et la chambre où je voudrais tant être à ses côtés. Elle fait un petit signe : peut-être est-elle gênée quand même ? Et si elle allait s'arrêter ? Et si elle allait avoir pitié du grand escogriffe qui la regarde passer, un sac à dos à ses pieds ? C'est vrai que je dois avoir l'air pitoyable, et ridicule aussi. Je me penche pour me donner une contenance, faisant semblant de fouiller dans mon sac. Quand je me redresse, la voiture est déjà arrivée au guichet. Elle paye... C'était donc vrai ! Elle va vraiment me laisser là ! C'est impossible, elle ne peut pas me faire un coup pareil !

La voiture repart, s'éloigne, disparaît...

La vache !

D'accord ! Très bien ! Je ne dirai rien. J'irai faire cette balade stupide que j'ai dû inventer pour sauver les apparences, pour avoir l'air de prendre moi aussi des vacances quand elle a voulu partir sans moi.

— Oui, j'ai décidé d'aller faire quelques jours de marche dans le Morvan. Ça me fera du bien après deux ans d'Afrique... Ça me redonnera des globules rouges : le climat est terriblement anémiant, là-bas... Bien sûr, ses enfants ne peuvent pas venir avec moi, ni elle : ce serait trop difficile pour eux. Ils iront se reposer de leurs efforts scolaires sur la Côte... Moi, il y a longtemps que j'avais envie de voir le Morvan : il y a tant de monuments romans à visiter ! Vous aimez le roman ?

— Qu'en ai-je à foutre du roman !

Le cœur serré, j'ai ramassé mon sac. J'ai regardé une dernière fois ce paysage où il me semble voir encore la voiture, arrêtée au guichet du péage. Présente il y a quelques instants à peine, comment peut-elle avoir si brusquement disparu ? Je regarde de nouveau, mais non, il n'y a plus rien, plus rien que la petite bâtisse blanche dans le matin blafard. Pas un bruit : l'autoroute est trop loin pour faire entendre le roulement de ses voitures. Il n'y a que le silence, lourd comme un enterrement.

Je me suis mis en marche d'un seul coup, comme on s'arrache à une étreinte. Tant de rêves et d'espoirs se sont brisés en cet endroit qu'il exerce sur moi une étrange fascination. Je sens la panique qui m'envahit. J'avance plus vite, m'efforçant de retrouver mon calme.

— Allons ! Oublie tout ça pour l'instant.

— Mais elle ? L'ai-je perdue pour de bon ?

— Tu y penses plus tard. Regarde autour de toi : vois comme la route est droite, filant sans un virage, sans s'embarrasser des limites des champs dont on devine la destruction brutale, tranchées comme au couteau lors de la construction de la sortie de l'autoroute. Des barbelés longent le fossé, s'efforçant de reconstituer l'espace clos éventré sans précaution, raccordant l'une à l'autre les quelques haies qui ont échappé au désastre. Cependant, un peu plus loin, la campagne reprend ses droits, paisible campagne française, mosaïque

de petits prés aux limites biscornues, entrecoupés de bois, se courbant mollement au flanc de vagues ondulations jusqu'au ruisseau que l'on devine en contrebas, souligné d'un ruban de noisetiers.

Je marche vite, longeant le bord de la route, parfois doublé par un camion qui se dirige comme moi vers Avallon, à huit kilomètres de là, Avallon où j'espère pouvoir acheter ce qui me manque encore pour mon périple : un guide, du ravitaillement, une lampe de poche...

Je marche vite pour chasser mes pensées vagabondes qui reviennent cependant toujours à elle : que pense-t-elle maintenant ? Est-elle soulagée de m'avoir échappé après le mois affreux que nous avons passé à mon retour d'Afrique ? Elle ne se rend pas compte ! Quand je pense que je viens de vivre deux ans loin d'elle, que j'attendais ces vacances depuis si longtemps, que je savourais par avance ces quatre mois de bonheur, quatre mois avec elle, par elle et pour elle, quatre mois qui m'auraient payé de ma solitude et de ma misère là-bas, si loin, si seul...

— Ça va, petit ! Arrête ta *self-pity*, tu vas me faire pleurer !

Comment traduire *self-pity* d'ailleurs ? Apitoiement sur soi-même ? C'est un peu long ! N'y aurait-il aucun mot français correspondant ? C'est curieux ; cela voudrait-il dire que les Français ne connaissent pas la *self-pity* ? D'après mon exemple il ne semble pas que ce soit le cas ! Ou plutôt, ce sentiment ne nous inspirerait-il pas la même horreur qu'aux Anglais pour qui il est synonyme de lâcheté ? Sans doute, puisque nous n'avons pas jugé utile de le nommer. Et pourtant ce sont les Anglais qui ont raison : si je m'apitoie sur moi-même, je me sens victime, victime des circonstances, d'un malentendu, de l'incompréhension,... d'elle ? Peu importe, une victime subit, elle n'agit pas. Si je veux sortir de ce mauvais pas, si je veux la reconquérir, je ne dois pas être victime, mais responsable, responsable de moi, de mes actes, de ce qui m'arrive. Alors seulement je pourrai modifier l'avenir et le rendre tel que je le souhaite.

## 8

### Petit entracte pour rire

La scène n'est pas finie, le rideau reste ouvert, les acteurs se sont interrompus, mais ils sont toujours là, se reposant quelques instants. Le héros quitte son air idiot, l'amoureuse se rajuste, le Roi remet sa fausse barbe...

Le souffleur apparaît, s'extirpant de son trou. Il étire ses membres courbatus et se tourne vers le public. Attention, il va parler :

— C'est étrange, plus je creuse et plus je découvre. J'ai commencé ce livre pour te raconter les événements qui m'ont marqué avant que tu ne me connaisses, ce qui s'est passé entre nous et ce que je suis devenu à la suite de cela. J'avais tracé le plan de cet ouvrage, bien sûr, tu me connais, et je dois dire que c'était une belle construction, d'une logique impeccable. L'ennui c'est qu'elle était parfaitement inutilisable.

C'est en écrivant que, peu à peu, les souvenirs me reviennent ou plutôt, car je n'ai jamais oublié certaines scènes, que leur signification m'apparaît. Je découvre ce que j'étais et comment je suis devenu le « moi » que je suis actuellement. Je comprends que ce moi n'est ni le fruit d'une sorte de prédestination, ni celui d'un libre arbitre s'exerçant en toute indépendance. Alors, ne suis-je qu'une pauvre âme falote ballottée à tous les courants des influences extérieures ?

C'est en tous cas l'impression que je me donne pour l'instant, mais chut ! l'histoire n'est pas finie, écoutez les acteurs : le héros a vingt ans et des problèmes...

## 11

Dans mon lit, je suis resté longtemps à chercher le sommeil. Je n'arrivais pas à chasser de mes pensées la scène du restaurant.

Elle avait raison ! Bien sûr, grand nigaud, et tu as mis du temps à t'en apercevoir ! Quand même, quelle veine j'ai eue de la rencontrer. Si j'arrive un jour à m'en sortir, ce sera bien grâce à son influence. Il fallait bien cela pour combattre celle du paternel ! J'étais bien loin de me douter de cela la première fois que je l'ai vue, il y a plus de huit ans...

En apprenant que quelqu'un du Centre était affecté avec sa famille à la station de recherches régionale, je m'étais rappelé les longs discours de mon prédécesseur. Il était resté un mois avec moi à mon arrivée en Afrique pour me mettre au courant du travail et des essais en cours. Il était incroyablement porté sur les femmes et sa conversation roulait incessamment sur elles : celles qu'il avait eues, celles qu'il avait en ce moment et celles qu'il allait avoir. Moi, j'écoutais, à la fois envieux de ses succès et plein de mépris pour l'aspect superficiel de ses coucheries rapides.

Les femmes du moment occupaient l'essentiel de ses préoccupations et, me léguant les domaines de chasse qu'il allait bientôt quitter, il m'avait décrit les ressources du pays avec autant de soin que pour m'expliquer le protocole de ses essais. J'avais appris, grâce à lui, qu'il y avait au Centre une foule de femmes prêtes à succomber au premier V.A.T. venu, comme on appelait à l'époque les jeunes

gens qui avaient choisi de partir en coopération en Afrique pendant deux ans pour éviter de passer dix mois dans une caserne française. Il m'avait cité tous les noms de ces dames, avec force détails, mais c'était pour moi ceux d'inconnues et je ne les avais pas retenus. Je sais qu'il m'avait parlé de l'épouse de ce type, mais était-ce en tant que femme facile ou plutôt comme d'une amie ? En tous cas, il m'en avait donné une impression très favorable et m'en avait parlé comme d'une personne hors du commun.

Poussé par la curiosité, j'avais décidé de quitter mon petit poste de brousse pour me rendre en ville dans l'espoir de rencontrer cette femme qui m'intriguait. Parti trop tard, j'arrivai à la nuit tombante. Remettant ma visite à la station au lendemain, je me rendis chez Juliette, petit bistrot à la cuisine justement réputée.

Nous venions de finir de manger lorsqu'un groupe a pénétré dans la salle.

Je reconnais un des gars du centre, accompagné d'un couple. Bien sûr ! J'aurais dû me douter qu'on leur ferait visiter l'une des gloires de notre petite ville dès le soir de leur arrivée. On me présente... cheveux d'un noir de jais, encore accentué par une mèche blanche... semble naturelle... coupés ras, encapuchonnant la tête fine comme le duvet d'un oiseau... figure mince, pâleur mate admirable... quelque chose ne va pas, mais quoi ? Ah oui, le nez n'est pas beau. Quel dommage ce nez, comme une injure au milieu d'un visage pareil.

Oui, ce visage, il y a quelque chose, je comprends ce que m'avait dit mon ami. Mais le reste ! Quelle allure ! Comment peut-on être aussi mal attifé ! Elle le fait exprès ma parole ! On dirait qu'elle porte une robe de fillette. La taille est trop haute de cinq centimètres au moins, sciant la silhouette, raccourcissant exagérément le buste. Les jambes sont trop minces, mettant en évidence les genoux découverts par la robe courte. Et ces chaussures plates ! Pourquoi

ne met-elle pas de talons ? Bien arrangée et avec quelques kilos de plus, elle serait parfaite.

Mais nous sommes tous assis maintenant et je ne vois plus que son visage dont la beauté mystérieuse m'intrigue, me fait oublier le corps mal fagoté. Qu'a-t-elle de spécial ? Est-ce l'ovale parfait du menton, le front droit, impérial et serein, ou bien quelque chose dans les yeux qui donne envie d'y plonger, d'aller y chercher je ne sais quoi ?

Je voudrais la connaître mieux. Connaître ! Ce mot ambigu me rappelle les récits de mon prédécesseur. Impossible qu'elle soit l'une des femmes dont il me parlait. Pas avec cette tête-là. Et cependant, qui sait ? Si je tentais ma chance ? Ayant habilement manœuvré, je suis assis à côté d'elle à la table où nous prenons le verre de bonne arrivée. Je la regarde sans en avoir l'air. Ces yeux m'attirent ; j'ai envie de lui faire un signe. Mes terreurs d'antan me reviennent un instant. Je me revois face à mes amies du lycée, incapable de me déclarer franchement. Ce soir je me sens plus hardi. Le repas a été bien arrosé, comme d'habitude chez Juliette, et le cognac que je bois maintenant me donne un courage factice.

J'ai placé doucement mon genou contre le sien dont je sens maintenant la rondeur immobile. Elle ne l'a pas retiré, mais elle n'a rien fait non plus pour montrer qu'elle était consciente de ce contact. Elle ne bouge pas, moi non plus. Me serais-je trompé, serait-ce le pied de la table ! Non, impossible, c'est bien la douceur de la chair. Que faire ? Mon courage s'est enfui et je reste incertain et confus. J'ignore le protocole habituel de ce genre d'attaque. Ayant fait le premier pas, j'imaginai que c'était à elle de poursuivre. Faut-il que je fasse autre chose, mais quoi ?

Et elle, que pense-t-elle ? Elle est peut-être aussi inexpérimentée que moi ! Mon Dieu ! Comment ai-je osé faire ça à une inconnue ? Que va-t-elle penser de moi ?

À mesure que la situation se prolonge mon embarras devient intolérable. Je suis incapable de poursuivre l'attaque, incapable aussi de sonner la retraite. Comment retirer ce genou ?

Combien de temps sommes-nous restés ainsi immobiles, aussi gênés l'un que l'autre, pétrifiés dans l'indécision et ignorant comment nous sortir d'une situation pareille ? Je sais seulement que j'accueillis leur départ avec soulagement en me jurant de n'avoir l'air de rien le lendemain lorsque je la reverrais et de faire comme si mon geste avait été involontaire.

Je me suis souvent interrogé sur ce qui m'avait poussé à faire ce geste, moi qui n'avais jamais osé rien de tel, moi qui méprisais l'idée même de la drague. Fallait-il qu'à notre première rencontre un signe fût donné, promesse de tant de choses à venir, coup de tonnerre silencieux dont le fracas nous a cloués de stupeur sur nos chaises toute cette longue soirée et dont les échos ne cessent de rouler sur nos vies ?